

Lyon 2011 version orale

Création, métier, territoire. La librairie trente ans après le Prix unique.

Durant deux jours, nous allons interroger les territoires des livres. Et leur avenir. Y seront rappelés quelques moments de leur histoire. Parce que nous fêtons aussi les trente ans de la loi Lang, moment de notre histoire commune s'il en est, je voudrais saluer le travail de Jérôme Lindon, autour de qui nous fûmes quelques-uns à nous réunir, avant et après que son obstination politique vit l'adoption de la loi sur le Prix unique. Jérôme Lindon, sans qui nous ne serions probablement pas ici et aujourd'hui réunis.

Le livre n'est pas un produit comme les autres, slogan que l'on se plaisait à brandir face aux critiques des adversaires de la loi, face au scepticisme de ceux qui l'avaient votée et soutenue, avec ou sans conviction. Il est vrai que nous pouvions, entre 1975 et 1990, douter des moyens dont disposait le réseau des librairies pour constituer une force commerciale et politique face à la Fnac, face aux puissances de la grande distribution qui entraient dans la course. Il nous fallait donc un slogan qui tienne la route. Une forme d'idéal, politique, ne faisait en rien douter des objectifs d'une loi qui nous permit de penser le livre, son économie et sa société, autrement.

Le chemin d'une production intellectuelle, allant de l'auteur à son lecteur, était désormais gravé dans le marbre de la République. La chaîne du livre allait lier les uns aux autres, indissolublement. Quand bien même nous, libraires, ne l'avons-nous pas toujours trouvée à la hauteur de nos espoirs ou de nos besoins, c'est cette solidarité, constituée désormais par le cadre législatif, qui a fait de la chaîne du livre un écosystème vertueux. Libraires et éditeurs, comme tous ceux qui sont au service du livre, nous devons à cette loi de nous avoir imposé les moyens de cette solidarité. Il est dommage de constater qu'ils n'ont pas toujours été honorés, renouvelés, réinventés. Le rapport Gaymard a néanmoins revalidé l'ensemble et ses vertus. Aussi nous devons-nous collectivement à les confirmer jour après jour par notre action. Comme toute chose publique, ces lois nous conduisent à affiner notre sens de la responsabilité. Cette responsabilité que nous impose le bien commun.

Depuis trente ans, la culture est devenu un enjeu de politique publique, c'est tant mieux. Le livre, produit d'industrie largement soutenu, n'a pas échappé aux débats. Écrivains, éditeurs et libraires, bibliothécaires et institutionnels dialoguent sans cesse afin de trouver les équilibres les meilleurs pour préserver cet écosystème. Depuis dix ans, il subit les effets d'une mutation sans précédent. Ici même, nous essaierons, les uns et les autres, ensemble, de poser les termes de sa mise en crise récente.

A partir des années 70, les outils de l'informatique ont fait évoluer le monde de l'édition et celui de la librairie. Il y a vingt ans, nos mondes de plomb et de papier se sont confrontés à plus saisissant encore, l'imminence du numérique. La numérisation projetée des œuvres se dessine dès lors comme l'outil idéal de la transmission des productions du savoir. Leur mise en œuvre va toucher la lecture publique, plus profondément l'université, les deux représentant une part notable de la cité des livres. Aujourd'hui, les libraires hésitent à intégrer ce nouveau monde fait de pixels. Monde gazeux si étranger à la densité si rassurante de nos livres. La loi sur le prix unique est étendue au livre dématérialisé, c'est formidable, mais aucun modèle économique ne semble encore voir le jour, c'est inquiétant, c'est pour demain.

Ces quelques mots sur le numérique, pas tout à fait dans le sujet, pour exprimer à nouveau la radicalité du changement de « paradigme », ainsi qu'il est dit si souvent. Je rappelle que l'année encore récente, 1990, où les experts se battaient autour des projets technologiques et de numérisation à la future BNF était celle de nos dernières assises. Pas un mot ne fut dit, et pour cause, sur ce qui bouleverserait à ce point le monde du savoir et de la création. Celui de sa production.

Passons à l'espace de cette production. La ville, ce lieu d'élection du commerce de la librairie, est un milieu de mutations permanentes, depuis ses origines. Dans la ville européenne qui est la nôtre, après qu'elle ait subie au XX^{ème} siècle les conséquences de profonds bouleversements économiques et sociaux, les possibilités qu'offre le numérique et l'avènement d'une société de l'information auront à coup sûr plus de conséquences encore sur notre quotidien, et sur les usages des livres. Ainsi, peu à peu, nous quittons les rivages de mondes finis et délaissons des défroques de sédentaires. En moins de

vingt ans, nous nous sommes tant conformés à ce nouvel ordre, que nous avons du mal même à relire notre passé récent. Rappelez-vous, les enveloppes timbrées, les lignes téléphoniques encombrées, puis les fax...avant que le courrier ne soit électronique.

Revenons justement à ces années d'avant la souris, le temps de placer la librairie, celle du papier, dans son espace urbain en développement. Avant la récente prise de conscience de la nécessité d'une nouvelle densification de la ville, l'extension anémique des zones urbaines a provoqué des modes de consommation aujourd'hui vécus comme consubstantiels à la vie urbaine: grandes surfaces en périphérie, de plus en plus gigantesques, de plus en plus semblables à des parcs d'attractions, l'établissement d'enseignes internationales dans les centres villes, de filiales ou de franchises. Dans le domaine des livres, la Fnac, Virgin plus tard et à moindre titre, auront joué un rôle majeur dans la modification des modes d'approche et d'achat de ce que des experts en marketing ont dénommé avec ambiguïté « produits culturels ». Précédée et dopée par la loi sur le prix unique du livre, la reconstruction du réseau des librairies indépendantes s'est faite en dépit de ces enseignes, parfois contre elles. Parlons de cela. Au préalable, souvenons-nous qu'avant nos librairies, d'autres avaient, depuis deux bons siècles de livre moderne, creusé le sillon. Nos références dans les années 70 sont, pour Paris, La Joie de Lire, La Hune, l'Escalier, Le Divan...En province, la liste est ouverte. Faites travailler vos mémoires ! Le fait que nos temps de libraires succèdent à d'autres, antérieurs donc, c'est une façon de nous fonder collectivement dans le grand bain de l'Histoire. Quant à notre mouvement plus contemporain, il va se faire, disons, en trois temps.

Les années 80, pendant lesquelles une nouvelle génération de libraires a su imposer des orientations, des inflexions nouvelles, des qualités de prescription et de transmission par le travail des fonds, l'édition de catalogues thématiques, des travaux bibliographiques, la réflexion sur les usages de l'informatique. Tout cela comme figurant un engagement et une propagande pour conforter la loi sur le prix unique du livre. Dans ces moments, c'est le cœur du métier qui préoccupe, Josette Vial l'évoquera. Le lecteur est peut-être et dès lors délaissé, l'obsession du contenu, et de l'organisation du contenu étant dominante.

Dans les années 90, pour des raisons de transmission économique

difficile, un certain nombre de librairies plus anciennes, nées au sortir d'une des deux guerres, ont disparu, d'autres ont été intégrées dans ce qui allait plus tard former le groupe des librairies Privat, devenu Chapitre. Par effets de concentration autant que de mutation des modes de consommation, nos territoires urbains ont perdu quelques commerces du livre, mais le public a gagné, en diversité de l'offre et peut-être en qualité. La juxtaposition de librairies spécialisées, de librairies générales aux tailles et aux identités différentes, dont un grand nombre de librairies indépendantes forment un réseau encore cohérent dans sa pluralité. Ce moment est celui de la fin des groupements, Clefs comme L'œil de la Lettre. C'est alors les débuts d'Initiales, qui représente une inflexion, la recherche d'un équilibre entre l'offre et la demande, et un goût plus prononcé pour la place du lecteur.

Les années 2000 sont celles de ce modèle, nourri aujourd'hui et depuis dix ans par une génération nouvelle qui a souvent adopté le modèle de la proximité, du quartier, qui assume pleinement son rôle de présence et de passage des textes, textes choisis et sélectionnés dans une production de plus en plus prolifique. L'explosion de l'offre aura rendu en effet le métier plus complexe qu'il a jamais été, tant pour sa gestion que pour la relation à sa clientèle. Cette librairie, inquiète de satisfaire ses lecteurs, procède aussi d'usages différents de la ville par les classes moyennes, celles qui constituent nos clientèles. Le centre de la ville reconfigure son offre commerciale, la librairie semble en représenter un emblème, une stabilité, une pérennité. Et pourtant, la crise, le numérique viennent fragiliser cette apparente bonne santé.

Si nous apprécions la fidélité de nos lecteurs, nous ne savons que trop bien de nos clients la moderne volatilité. Le lecteur, sujet contemporain, est tout aussi mobile que ce que le système exige de lui. Nomade, il se prend au goût, ou à l'impératif de l'errance. Dans la ville où il se meut, il peut diriger ses pas vers le commerce de son choix, et aussi immédiatement y être infidèle. Le portable, la souris, le téléphone, outils de l'immédiateté, compagnons des frénésies contemporaines, alimentent le recours au commerce en ligne, nouvel avatar de la société de la consommation qui nous enveloppe. Aux échoppes de ville se substituent chaque jour plus les empires internationaux du business sur le net. Amazon comme Fnac.com sont devenues en moins de dix ans les perturbateurs de la vie économique

du livre, et en compromettent la présence physique dans les cœurs de nos villes. Internet, où la recherche se fait autour de titres ou de mots-clés, est le recours de chacun. Les résultats économiques de notre secteur de l'édition, en particulier dans les domaines des sciences humaines, montrent que les publics habituellement souscripteurs, universitaires, chercheurs, étudiants sont la proie volontaire de ce mode d'achats. Ici, et anonymement, on se soustrait aux inconvénients de la vie sociale, déplacements, parkings, attentes, bruits et odeurs de la ville. Paradoxe, on vote pour un monde multiculturel, mais de loin. Le monde cosmopolite qui est le nôtre serait-il observé avec moins d'effroi de chez soi ? Apparaît-il moins comme une menace sur internet que dans nos rues ? Dans ces rues, ce ne sont pas les entreprises en ligne qui, demain, viendront fabriquer le lien social dont on prétend qu'il est le matériau de l'avenir de nos vies en commun. Devant l'évidence que ce phénomène de société en rupture schizophrénique ne sera pas vite sans conséquences, examinons les plus évidentes :

- première conséquence, pour pouvoir exister, un livre a besoin d'une mise en place minimale de 500 à 1000 exemplaires que lui assure le réseau des librairies de ville. Ce sont ces librairies, en particulier indépendantes, qui amplifient le son de l'éditeur, relaient celui des médias (quand il est produit). Si ce réseau est conduit à se dispenser de livres de vente lente qu'elles retournent systématiquement parce qu'ils sont principalement vendus dans un autre réseau, c'est la production même de ces livres qui sera remise en cause. Pourquoi ne pas relever aussi que les relations entre libraires et éditeurs font trop la place à des relations libraires-diffuseurs, et que cette médiation n'est pas de la même nature. Que l'esprit des lois, celle de 1981 et des suivantes, qui ordonnaient la chaîne du livre et les relations entre libraires et éditeurs, libraires et écrivains, a fait la place à un soi-disant « pragmatisme » à l'efficacité en trompe-l'œil.

- la deuxième conséquence concerne la formation permanente du lecteur. La librairie, physique, est un lieu d'échanges, de rencontres, de découvertes. Réaffirmons qu'elle répond à la demande, qu'elle fournit toute commande, et aussi de manière plus dynamique, qu'*elle est le lieu où le lecteur vient trouver ce qu'il ne cherche pas*. L'intellectuel des années d'après-guerre était universaliste, il maintenait en éveil permanent sa curiosité. Son appétit était insatiable.

La spécialisation du chercheur semble désormais le conduire à consolider son domaine de recherche, à resserrer sa focale. La lecture des œuvres finies semble laisser le champ à celle des travaux en cours, au travers de réseaux qui viennent modifier l'accès à la connaissance. Le livre change de statut, son rôle devient mineur dans l'évaluation à l'Université. Il était le vecteur principal des connaissances. A l'heure du classement de Shangai et du culte de la performance, que saura-t-il conserver de ce statut privilégié?

Conséquence plus angoissante encore de la violence des inflexions de la société, la concentration en cours des ventes par un seul opérateur. C'est ici que réside le phénomène le plus inquiétant. La constitution d'un monopole international de diffusion des livres, Amazon, est contraire aux principes au nom desquels fut écrite la loi sur le Prix unique du livre. La loi de 1981 avait pour objet principal le maintien d'un réseau de librairies propres à assurer la diversité de production éditoriale, par voie de conséquence elle allait limiter le développement inéluctable de la Fnac, et les effets nocifs d'un probable monopole sur la production de cette diversité. Il est impératif que le lecteur prenne conscience que les enjeux sont plus urgents aujourd'hui qu'ils ne l'étaient voici trente ans. Comment prolonger à nos angoisses l'intérêt que manifestent les citoyens des livres pour les problèmes économiques, pour la crise financière, pour ses conséquences sociales, comment les sensibiliser aux problèmes de la culture, autrement que par l'accès à la gratuité de tout et de partout ? Comment lui proposer une sorte de diététique urbaine propre à maintenir la diversité, la durabilité, la pérennité de nos entreprises, dans leur diversité ?

Internet comme source privilégiée d'information et de diffusion des savoirs éloigne des livres comme de leurs lieux naturels, librairies et bibliothèques. Le cadre de l'écran, le pilotage par la souris et par le clavier deviennent un espace total. L'échange s'y résout dans les réseaux sociaux. Facebook. *Face* comme les simulacres des corps exhibés aux regards. *Face* comme visages, ceux qu'offrent nos lieux du réel, *Book* comme livre, celui dont on pourrait demain perdre la fréquentation. Ce *Book* des booksellers, des librairies. Ces livres des librairies et aussi des bibliothèques. Livres peut-être entrevus et consultés dans une bibliothèque publique, ou bien choisis dans un rayon, sur une table de librairie, avant que de gagner l'espace de la

bibliothèque privée. Cette bibliothèque, place ou pièce des livres lus ou à lire, des ouvrages à consulter, des références, de l'étude, livres hors d'âge, d'aujourd'hui et d'hier, strates d'une temporalité visible et vécue, d'héritages assumés. Ces étagères à livres, signes de distinction actuels pour magazines de design, plus que sources de nourritures spirituelles, lieux manifestement en déshérence, qui subissent la mobilité, la culture du nomadisme et la désaffection de la sédentarité.

Le printemps arabe, d'autres mouvements politiques ou intellectuels nous l'ont montré : le réseau, le rhizome, des liens improbables rendus possibles par la technique ont accéléré la fin de systèmes politiques intolérables. L'immédiateté des communications et les flux d'informations poussés par les réseaux ont permis ce que les délais des moyens d'auparavant empêchait. Pourtant, après l'action rapide, après la spontanéité sociale, l'absence de projet politique préalable au mouvement pose problème. La construction ralentie des démocraties nouvelles semble requérir un temps autre, plus lent. Ce temps, du sédentaire, de la lecture et de l'écriture, est le nôtre. Il faut s'en emparer comme d'un remède à la mélancolie des obsédés de la vitesse. Et le rendre indispensable à la vie de la cité, par notre présence, par nos compétences, par nos postures. Nos librairies restent des lieux ouverts, de rassemblement, de dialogue, de présence physique aux réseaux. Sous le label qui nous identifie et nous protège, nous devons être en mesure de donner à lire notre programme de soutien à la création littéraire, à la transmission des savoirs, notre citoyenneté.

Dans les bourrasques qui nous environnent, la création est secouée, dangereusement. La création qui se constitue encore aujourd'hui dans la chaîne à laquelle nous avons le privilège d'appartenir. Pris dans le vertige de leur propre autonomie, et accompagnés par des agents littéraires émancipateurs, des auteurs s'essayent à prendre en charge la diffusion directe de leur production. Ceux qui ont pu, par la librairie ou par les médias, se faire une identité trouvent sur internet le chemin qui les mène à certains de leurs lecteurs. Et voudraient s'y suffire. Les exemples se multiplient où, auréolé de ses succès et d'un pouvoir sans limites, Internet est devenu l'eldorado d'un faire-savoir en passe de soutenir chaque production nouvelle. C'est un leurre, il faut le marteler. Et savoir affirmer notre soutien à l'indispensable relation

auteur-éditeur-libraire. Marcel Gauchet a bien mieux expliqué que quiconque ce glissement vers un idéal sans médiation qui pourrait s'avérer fatal pour les livres de demain, je laisserai donc à la lecture de son propos.

Si l'homme nouveau qui se dessine dans le village global qui est le nôtre n'est plus le grand lecteur humaniste du 20ème siècle, si cet homme nouveau s'est éloigné des murs de ses territoires pour jouir de l'apparent illimité du monde virtuel, il faut aller le chercher, le ramener vers nos rivages et nos trottoirs, par les moyens de communication qui sont les siens, en rendant nos librairies inévitables tant sur les écrans que dans la réalité organisée de nos villes, de leurs lieux publics et culturels, de leurs associations, de leurs écoles. La visibilité des livres, leur ordonnancement, leur « animation », la « vie littéraire », passent par nos librairies autant que par les bibliothèques chères à nos élus. Plus encore puisqu'elles sont indépendantes, soutenues mais indépendantes. Dans ce temps de fragilité qui semble compromettre l'avenir des livres de papier, nous devons collectivement veiller à conserver la coexistence de tous les espaces des livres et non les voir en concurrence. Il faut en convaincre les édiles de nos villes. Persévérer à montrer que l'on peut faire société ici au moins aussi bien que là, en dépit de modèles économiques et budgétaires si différents. Notre passeport républicain, celui de la loi qui nous soutient et de notre label, attend en réponse non seulement notre responsabilité d'entrepreneurs commerciaux mais aussi un engagement et un travail politique. Ouvrons ici les guillemets d'une citation. *Le matériau politique, de quelque nom qu'on le désigne, cité, état, peuple, loi, constitution, est pensé comme un tout limité. La possibilité de définir une limite, en cela réside l'héritage et le trésor de la politique.* Je détourne ici un propos de Jean-Claude Milner qui pourrait éclairer notre environnement présent. Habiter les livres pour un libraire consiste à leur donner un univers limité, et à l'ordonner. La pertinence de l'offre, et celle de nos équipes en sont les moyens, la fin résidant dans la bonne tenue des limites qu'offrent nos espaces, nos compétences, nos choix, nos directions...et leur réussite. Le commerce des livres sur internet, dont l'aspect illimité, trompeur mais si séduisant, fonctionne au-delà de toute raison, nous contraint à marquer plus fortement que jamais notre vocation à établir le lien entre la ville et nos livres. En susciter la reconnaissance c'est prendre le risque de la

création comme obsession de la conscience collective de nos librairies. Et le catalogue comme lieu de l'expression de cette obsession. Josette Vial va en parler tout de suite.

Les mots qui sont les nôtres, ceux de notre oralité, ressemblent plus aux mots de nos livres que ceux qui clignotent sur nos écrans aphasiques. C'est ce pouvoir de convaincre d'êtres parlants (encore Milner) qui sera l'arme de nos lendemains, entre nos rangées de livres. Et face au regard de nos lecteurs. Dans le risque assumé de l'échange.

Je terminerai sur une exhortation aux éditeurs qui sont ici. L'économie des librairies sera l'objet de l'une des tables rondes, sur laquelle je n'empièterai pas. Pourtant, cela me brûle la langue: vous détenez non seulement les moyens de votre économie, mais aussi les nôtres. De ce fait, votre responsabilité est au moins aussi importante que la nôtre. Vous n'êtes pas sans savoir, et pourtant vous oubliez si souvent la solidarité qui nous lie. Je vous le redis donc, nos moyens sont ceux qui nous permettront d'honorer mieux encore qu'aujourd'hui notre contrat social, qui est aussi le vôtre. Pensez-y plus fortement que jamais! Ou nous laisserons la place aux amis du Monde, ceux qui savent s'adapter plus vite et plus joyeusement !